

Essai / Le philosophe français a voyagé dans les pas de Tocqueville Les chroniques américaines de Bernard-Henry Lévy

« AMERICAN VERTIGO » balance entre « De la Démocratie en Amérique » et « Sur la route ». Extraits, en avant-première.

PARIS
DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
ÉBOUT 2004, le magazine américain *Atlantic Monthly* propose à Bernard-Henry Lévy de relaire, 173 ans après, le voyage d'Alexis de Tocqueville en Amérique - le quel servit de substrat à *De la Démocratie en Amérique*. De juillet 2004 à avril 2005, BHL avale donc 20.000 kilomètres de routes américaines. Ses impressions de voyage ont donné naissance à *American Vertigo*. Publié en anglais au début de janvier, ce livre a laissé les médias américains très divisés - comme toujours avec cet auteur, serait-on tenté d'écrire. L'édition française (même titre) sort mardi prochain.

Dans quel état de préjugés avez-vous débarqué en Amérique ?
Mon premier préjugé était d'espérer de ne pas en avoir : de laisser venir l'inopiné, l'événement, la surprise de chaque instant.
Mon premier souci était de faire la chasse en mot à la part du préjugé que l'on a : préjugé défavorable évidemment, mais aussi préjugé favorable. Je suis un ami des États-Unis, j'aime ce pays, j'aime cette culture, j'aime ce peuple, et ce préjugé-là aussi, il faut l'essayer de le faire taire.
Pour ce voyage, vous êtes « De la Démocratie en Améri-

que » dans une poche et « Sur la route », de Kérouac, dans l'autre. Vous étiez toujours imprégné de cette lecture d'adolescence, de cette mythologie de la route ?
Bien sûr. J'ai fait mon premier voyage « coast to coast » en Amérique à 18 ans, avec ma compagne d'alors. J'appartiens à une génération qui a fait de l'expérience de la route en Amérique une expérience initiatique, dans les idées, dans les rêves, dans la culture. La première chose qui vous interpelle, à Newport, ce sont les drapeaux américains. Pourquoi les Américains se sentent-ils obligés d'afficher ainsi leur bannière ?
Parce qu'ils ne sont pas si sûrs que cela de leur être national. C'est comme dans la vie : quand on est mal assuré, on a tendance à en rajouter, à faire de la surcharge. L'Amérique est une nation

récente, composée d'identités multiples, structurellement au bord de l'implosion depuis ses premiers pas en risque de balcanisation du fait de la poussée des communautés et des minorités... C'est le mérite des démocraties... et de tous ceux qui nous disent qu'Amérique est en proie à un fascisme qui ne dit pas son nom. A bien des égards, vous êtes sévère vis-à-vis de l'administration

Bush. Mais vous observez tout de même qu'« un néoconservateur est quelqu'un dont les ennemis s'appellent Saddam Hussein, Mollah Omar ou Milosevic... C'est ce qui intéresse de déstabiliser les néoconservateurs. On peut être en désaccord avec eux politiquement - c'est mon cas ; j'étais contre la guerre en Irak. On peut être en désaccord avec eux philosophiquement - c'est mon cas ; je pense que leur grande fuite philosophique est de ne pas croire en la politique, de ne pas croire dans le « nation building » et d'être anti-même démocratique. Mais en fait, des fascistes déguisés en démocrates, des succurs de sang des panégyres, c'est idiot et c'est injuste. Mot qui suis assez venant pour me souvenir d'un temps où la droite américaine faisait alliance avec tous les Pinochet de la planète, droite pour droite, je préfère cette maquette - à la droite de Kissinger, à la droite « real-politicien » et cynique.
Selon vous, ce sont les intellectuels américains qui sont les mieux placés pour penser et vous donner à penser ce que vous appelez « le fascisisme ». Dans ce contexte, vous citez Michael Walzer (1). Qu'est-ce qui vous séduit chez lui ?
Le traitement politique de ce qui

vous est présenté ailleurs comme une affaire de civilisations, ou comme une affaire religieuse. Ce que Walzer dit - et qui à mon avis est décisif - c'est qu'avec l'islamisme on n'a pas affaire à une religion, à des gens qui seraient les croyants portés d'une religion, on a affaire à un mouvement politique qui faut traiter politiquement. Ce n'est pas une guerre entre l'islam et la démocratie et le fascisme.
« J'ai vécu cette campagne de près et je pense que Kerry a perdu parce qu'il n'était pas suffisamment Kerry »
Est-ce que ce qui a perdu Kerry, ce n'est pas cette image d'intello, de type avec qui on n'a pas envie d'aller boire une bière ?
Ce n'est pas mon sentiment. J'ai vécu cette campagne de près et je pense que Kerry a perdu parce qu'il n'était pas suffisamment Kerry. Il avait ses convictions, mais il tentait, pour rattraper plus large, d'épouser la conviction adverse. J'ai rencontré beaucoup de gens qui m'ont dit qu'ils avaient voté pour Bush, non pas tellement qu'ils avaient envie de prendre un verre avec lui, mais parce que lui au moins semblait croire en ce qu'il disait. Dans un pays qui ne laisse pas sur l'égo et les valeurs de la virilité, il y a une espèce de préjugé de la virilité qui s'attache à Bush dans cette façon qu'on lui prête d'adhérer à ses propres points de vue avec force et déter-

mination. Que cela recoupe par ailleurs un certain anti-intellectualisme, c'est possible, mais le cœur de l'affaire n'est pas là. On sent un réel désappointement parmi les personnalités de gauche que vous avez rencontrées. L'écrivain Jim Harrison parle, dit-il, « comme les dissidents russes des années de Judore Harrison, c'est pour moi un des plus grands écrivains américains mais je pense que, là, il exagère. Il y a un climat, une espèce de d'état d'urgence dans les lettres que ne me semble pas justifier la situation. Bush est un conservateur, fait une mauvaise politique, prend des libertés avec les libertés au nom de la lutte antiterroriste, mais, enfin, il n'est pas en train de créer le fascisme aux États-Unis ! Cela dit, on croyait aussi, en France, à la fin des années 60, que les gaullistes étaient de nouveau fascistes face auxquels nous étions de nouveau partisans...
Comment ont réagi les Américains, devant ce miroir que vous leur avez tendu ?
Comme devant un miroir : avec la tentation de s'y reconnaître et avec la tentation de le briser, ça dépendait des journaux. Et parfois à l'intérieur d'un même journal, ça dépendait des articles. ■
Propos recueillis par
WILLIAM BOURTON
(1) À lire : Michael Walzer, *Morale morale, morale minimale*, Bayard, 2004.

► P. 18 L'ACTEUR